

Dès avant la fin de mes études universitaires et pendant deux décennies j'ai scruté la langue sikuani, parlée dans la région de l'Orénoque, sous toutes ses coutures, avec beaucoup d'incursions sur le terrain de l'ethnolinguistique. J'ai eu, à une époque, le sentiment d'avoir appris la linguistique à travers — et grâce à — cette langue. Cette période s'est refermée après la conclusion d'un ensemble de travaux descriptifs et de compilation, mais mon paysage intellectuel a aussitôt été happé — bouleversé — par une autre langue, amazonienne cette fois, grammaticalement très différente. Impression de réapprendre de fond en comble la linguistique — la syntaxe, plus précisément. Ma curiosité pour la langue est devenue monothématique. D'attention pour l'approche ethnolinguistique, guère. Dans mon parcours, j'en suis à l'étape de mesurer la portée théorique-typologique de ce que cette nouvelle langue offre à l'observation dans le domaine de la syntaxe, mais également de tourner un regard distancé vers la première pour en mettre au jour des traits que mes cadres de pensée de l'époque me rendaient invisibles. Sur les bords de cet axe central ont poussé, au gré du temps, quelques intérêts suscités par les circonstances et les contacts personnels: histoire de la linguistique, comparatisme, ethnoéducation.

Sikuani

Il s'agit d'une langue parlée par une vingtaine de milliers de personnes dans les savanes du bassin de l'Orénoque, en Colombie et au Venezuela. Rattachée à la petite famille guahibo, qui en compte trois autres, elle est décrite dans une grammaire missionnaire de la fin du dix-neuvième siècle, et dans quelques écrits, dont une grammaire tagmémique, produits par les missionnaires du Summer Institute of Linguistics. Je me suis attaché à documenter à peu près tous les aspects de cette langue, à commencer par la phonologie, qui a donné lieu à une thèse de troisième cycle. Ce travail présente la description de la phonologie, articulée à une expérimentation des hypothèses théoriques de l'époque : 1) traits, avec les trois questions portant sur leur nature (articulatoire, acoustique, auditive), leur spécification (binarisme), et leur hiérarchisation; 2) phonotactique (existence et rôle de la syllabe dans la concaténation des phonèmes); 3) propriétés des règles (forme, globalité, ordre, redondance); 4) non autonomie de la phonologie. Il prend au sérieux l'apport de la phonétique instrumentale à une caractérisation réaliste des traits. Le rôle central de la syllabe y est affirmé, même et surtout dans le domaine de la morphophonologie. Une version condensée fait l'objet d'une publication en Colombie.

Parallèlement à l'élaboration de la description grammaticale je constitue, au fur et à mesure des missions sur le terrain, une collection de textes et une base lexicale sur lesquelles étayer l'analyse de la morphologie et de la syntaxe. Les locuteurs collaborent volontiers car ils sont intéressés à la publication de ces

matériaux qui leur semblent plus directement utilisables dans l'enseignement scolaire de la langue. C'est en effet l'époque où je m'implique dans les programmes de formation d'instituteurs indiens. Et cette même fréquentation assidue d'une élite intellectuelle met désormais à ma portée des données d'une qualité et d'une quantité sans précédent. Un dictionnaire bilingue de près de six mille entrées, et deux recueils de textes traditionnels, l'un en sikuani, l'autre en espagnol, voient le jour. La grammaire devient thèse de doctorat d'Etat, et paraît sous forme de deux volumes indépendants, distingués par un prix de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Prix Volney).

Plusieurs points d'intérêt pour la typologie y sont abordés dans le détail, tels que: la quantification et la classification des noms (cette dernière a pour principale fonction de servir à la première), l'expression lexicale et grammaticale de l'espace (la prédication de la localisation passe par l'expression de la position corporelle; l'orientation se fait sur des coordonnées déictiques, relatives, et absolues), les mécanismes de la nominalisation (domaine extrêmement complexe et productif), les constructions applicatives (très productives aussi, et très diversifiées), l'incorporation nominale (de nature lexicale — composition — et syntaxique — jeux sur l'actance —), et d'autres variations de la structure argumentale des verbes, dont un passif (non canonique), un médiopassif (plus classique), et une causativisation (du type chaîne propulsive). Les différentes phases de la recherche sont jalonnées par la publication d'articles de morphosyntaxe et aussi d'ethnolinguistique, car l'époque est encore proche de mon attirance d'étudiant pour l'ethnologie. Si l'on excepte une version abrégée et en anglais de la grammaire, que j'ai en chantier depuis quelques années, c'est en cela que consiste l'élaboration descriptive des matériaux primaires de la langue sikuani recueillis par moi au cours de neuf séjours sur le terrain entre 1971 et 1991.

Je ne m'interdis pas, à un moment où mon attention est accaparée par une autre langue amérindienne, certains retours sur le sikuani, pour autant que cela me fournisse l'occasion de regarder avec un certain recul théorique mes anciennes données et analyses. Ainsi : 1) le patron d'alignement est de type accusatif, mais quelques faits sont imputables à ce que j'appelle l'ergativité ubiquiste, c'est-à-dire l'homogénéisation du participant unique d'intransitif et du patient de transitif pour des raisons et sous de formes qui se retrouvent dans les types de langues les plus divers; tel est le cas des phénomènes relevant de la distensivité, notion abstraite qui regroupe certains sous-domaines de l'aspect et de la quantification; 2) la façon dont le verbe, dans de nombreuses langues dont le sikuani, hiérarchise les rôles sémantiques dans sa zone objectale — destinataire > patient — a suscité la création d'un couple de notions théoriques alternatif à celui d'objet direct/indirect : celui d'objet primaire/secondaire; je m'oppose à cette innovation, au nom de la parcimonie et de la nécessaire distinction entre le

niveau sémantique et les niveaux formels de structuration de la participation; si la fonction syntaxique d'objet se définit formellement, alors le couple objet direct/indirect rend suffisamment compte des propriétés attachées aux objets, indépendamment de la projection de ces derniers sur les rôles sémantiques; cette idée s'avère féconde pour la compréhension de la causativité; 3) le passif sikuni se présente comme un mécanisme extrêmement économique (en moyens formels) d'évacuation radicale de l'agent; mais il est possible de déceler quelque chose qui, en termes diachroniques, pourrait être le début d'un dispositif d'instanciation de l'agent; nul ne peut encore dire, et les données comparatives pertinentes font défaut, si la langue s'achemine vers une instantiation de l'agent par oblique postpositionnel ou vers son retour dans l'actance via une construction de type inverse; 4) à l'époque où je décrivais le sikuni j'avais identifié deux phénomènes que je rattachais au domaine de la modalité : l'activation et la source de l'information; le premier est ce qu'on appelle parfois mirativité, le second ce que les anglophones mettent sous la dénomination *evidentials*; je sentais la nécessité de recentrer ces notions, d'abord par rapport à la notion de modalité, ensuite entre elles, enfin par rapport à d'autres notions connexes, et c'est pourquoi j'ai profité de deux demandes à contribution pour m'adonner à cet exercice; je considère aujourd'hui que l'activation n'est pas à tenir pour une sous-espèce de la source de l'information : elle ne rapporte pas les conditions d'accès à l'information, ce que fait cette dernière; elle indique seulement que l'information, au moment où elle a fait irruption dans la conscience, n'était pas attendue; ni l'activation ni la source de l'information ne relèvent de la modalité : elles décrivent de façon objective la façon dont s'est produit un événement; que cet événement — la prise de conscience/connaissance — soit le cas échéant de nature interne, psychologique, ne fait pas de l'activation et de la source de l'information des notions modales; enfin la source de l'information doit être — sinon chez le récepteur, du moins chez l'émetteur — distinguée de la modalité aléthique, qui porte sur le degré de réalité de l'information transmise et, de ce fait, parle de son degré de validité.

Katukina

La famille katukina est un petit groupement indépendant de deux ou trois langues — il se peut qu'une seule existe encore — de l'Amazonie brésilienne (entre le Purus et le Javari, tributaires méridionaux de l'Amazone). Willem Adelaar a émis récemment l'idée d'une parenté génétique avec le harakmbut, langue considérée comme isolée de l'Amazonie péruvienne. Les seuls matériaux publiés sur cette famille sont des articles de Rivet des années vingt du siècle dernier (sur des données lexicales du Père Constant Tastevin), un article de phonologie d'une équipe brésilienne, et quatre articles de grammaire d'une missionnaire de New Tribes. De nombreux documents d'archives,

recueillis par le père Tastevin il y a un peu moins de cent ans, se trouvent au siège de la Congrégation du Saint-Esprit, à Chevilly-la-Rue près de Paris, et dans les Archives Paul-Rivet du Muséum National d'Histoire Naturelle.

Aujourd'hui, une étudiante de doctorat de l'Université Libre d'Amsterdam, Zoraide dos Anjos G. S., et moi-même, étudions les deux variantes de cette langue, le katukina de la rivière Biá, et le kanamari.

L'organisation grammaticale, si différente de celle du sikuani, a tout de suite accaparé mon attention, particulièrement son ossature fortement ergative, jamais mentionnée auparavant. Les observations révèlent une langue plutôt isolante, assez pauvre en morphologie (indices personnels et marques afférentes à la transitivité semblent constituer à peu près les seuls paradigmes d'affixes), ce qui est un premier dépaysement par rapport au sikuani, hautement agglutinant. Pourvue cependant d'incorporation nominale. Son alignement ergatif se révèle dans la codification des actants (indices personnels sur le prédicat transitif, et — chose moins commune — ordre des mots) et dans la syntaxe (constituance et accessibilité différentielle aux opérations d'extraction, entre autres). La motivation de son antipassif est nettement syntaxique — mettre l'agent de transitif à portée de certaines opérations syntaxiques. Il existe une scission de la transitivité. La construction accusative semble répondre à la présence d'un patient générique.

Un fait remarquable dans la construction transitive de base est que le syntagme nominal manifestant l'agent forme, avec le verbe, un seul constituant de niveau propositionnel, faisant face, comme un tout, au syntagme nominal manifestant le patient, ce dernier ayant le même comportement tactique et morphologique que le syntagme nominal sujet de l'intransitif. On voit la difficulté à caractériser, pour une construction transitive qui rappelle celle du tcherkesse telle qu'interprétée par C. Paris, un "sujet" et un "objet" : il n'y aurait pas, syntaxiquement, de construction transitive. A la place on aurait un schéma uniforme, de type attributif, pour exprimer les scènes à un participant et à deux participants. Cela n'est pas évidemment sans rappeler non seulement le tcherkesse de C. Paris, mais aussi la "théorie nominaliste" de l'ergativité eskimo, ainsi que, dans le domaine austronésien, l'interprétation du paiwan par H. G. Haudricourt ou celle du tagalog par Himmelmann.

Cette organisation grammaticale a, semble-t-il, un destin plus ou moins uniforme : le noyau du prédicat acquiert des caractéristiques verbales telles qu'aspect et temps, surtout aspect (tagalog), et le génitif agent s'autonomise par rapport au noyau prédictatif, jusqu'à en quitter le syntagme (variétés groenlandaises de l'eskimo) en captant les propriétés de sujet. L'ergativité katukina doit être jeune, car le constituant prédictatif est un véritable

syntagme, le noyau prédicatif est intact (à peu près pas de morphologie autre que l'indexation génitive), et les catégories de temps-aspect-mode sont rendues par des particules, ailleurs dans la proposition. L'accès aux données de l'autre langue de la famille, le katawixi, pourrait s'avérer être précieux, s'il montrait une étape chronologiquement décalée, soit antérieure (réanalyse de la forme déverbale à sens passif en construction transitive de base) soit postérieure (subjectivisation de l'agent, en katukina a peine amorcée et uniquement dans le domaine de la coréférence). Mes tentatives se sont avérées vaines jusqu'à présent : certains prétendent que la langue n'a plus de locuteurs, d'autres que si ces derniers existent encore, ils fuient le contact avec les Blancs.

Mon ambition est de comprendre comment et pourquoi l'ergativité est synchroniquement disparate et diachroniquement instable. C'est-à-dire donner une réponse à la provocation — ô combien salutaire — lancée par Scott Delancey lors d'un colloque sur l'ergativité en 2004 à Paris : les oiseaux bleus, contrairement à ceux parés d'autres couleurs, le sont non parce qu'ils portent une certaine pigmentation sur leurs plumes — du bleu en l'occurrence —, mais parce qu'il n'en portent aucune; l'ergativité, disparate jusqu'à l'extrême, est comme les oiseaux bleus, elle ne se définit que par ce dont elle manque, de l'accusativité, disons. Je suis à peu près convaincu que la diachronie remet de l'intelligibilité dans ce chaos. Et que la cognition y explique la diachronie. Afin d'élargir l'horizon empirique devant nourrir ces préoccupations, je conçois, monte et anime pendant trois ans un PICS (programme international de coopération scientifique, CNRS) sur les manifestations de l'ergativité en Amazonie. Car si le katukina constitue, en effet, un nouveau cas de langue à ergativité syntaxique, il faut savoir que cinq ou six autres langues de la région semblent relever de ce type : le macuxi (?), le nadëb, le yanomami, le trumai, le makurap et le movima. Une demi-douzaine ou plus de langues — si l'on inclut le katukina — appartenant à autant de groupements génétiques mutuellement indépendants. Pour donner la mesure de ce fait, il convient de dire que l'inventaire des langues du même type à l'échelle du continent est complet si on y ajoute seulement l'esquimau central arctique, le huastèque et, peut-être, le kipea kiriri, langue morte du Brésil. Or, l'ergativité syntaxique engage une double problématique inscrite au cœur des préoccupations actuelles sur les systèmes grammaticaux. Le noyau dur de la morphosyntaxe, la relation entre le prédicat et ses actants, semble affecter une sorte de distorsion lorsqu'il se trouve coulé dans un moule ergatif. Songeons à la traditionnelle formule : "le sujet de l'intransitif et l'objet du transitif sont traités de la même façon, le sujet du transitif est traité de façon différente". L'examen critique de cette formule soulève toute la question des relations grammaticales et des niveaux de structuration de l'actance. Mel'cuk, en la prenant au pied de la lettre, a pu montrer, par l'absurde en quelque sorte, qu'il

n'y a pas d'ergativité en dyirbal. Au-delà du clivage entre positions formalistes et fonctionnalistes, l'ergativité confronte des sensibilités théoriques plutôt relativistes — les relations grammaticales sont foncièrement différentes entre patron accusatif et patron ergatif, au point que les notions de sujet et objet ne peuvent s'appliquer que de façon inadéquate au patron ergatif; "absolutif" et "ergatif" deviennent, dès lors, des notions non seulement du niveau des cas mais aussi de celui des relations grammaticales —, et des sensibilités plutôt universalistes, mais de deux sous-types : 1) les relations grammaticales sont de même nature partout, parce que cette dernière est formelle (syntaxique); seules changent la projection des rôles sémantiques sur la manifestation formelle (morphologique et syntaxique) des actants et la projection des cas (morphologie) sur les relations grammaticales (syntaxe); les notions de sujet et objet s'appliquent correctement partout où une asymétrie syntaxique nette apparaît entre les deux actants du transitif (cela reflète ma position); 2) les relations grammaticales sont de même nature partout, comme l'est la projection des rôles sur les cas et les fonctions; ce qui change, ce sont les mouvements dans l'arborescence qui génèrent les formes de surface (les "crossed paths/nested paths" de la grammaire générative). La justification d'une assiette géographique amazonienne pour le PICS résidait dans l'intérêt que peut représenter, pour la compréhension de la structure actancielle des langues du monde, l'exploration du gisement contenu dans cette région du monde : les langues sont nombreuses, peu étudiées, et souvent mal étudiées. Un rapide balayage des aires où le phénomène de l'ergativité est bien attesté dans le monde montre que, en termes d'études publiées, l'Amazonie (avec peut-être la Sibérie nord-orientale) est déficitaire par rapport à des régions comme l'extrême-nord et le centre du continent américain, les Pyrénées occidentales, le Caucase, les centre et sud-est de l'Asie, l'Australie et le Pacifique. Le PICS a montré que le phénomène d'ergativité, surtout l'ergativité syntaxique, est, en Amazonie, plus répandu qu'il n'y paraissait. Il en a aussi mis au jour plusieurs aspects intéressants, notamment : les variations dans la structure actancielle du prédicat se font selon les mêmes lignes, que l'on considère le patron accusatif ou le patron ergatif syntaxique (il est normal qu'il en aille ainsi dans le patron ergatif morphologique); cela m'amène à la question du niveau de structure qui détermine les variations d'actance (rôles sémantiques / relations grammaticales); autres observations dignes d'intérêt : si un seul sous-domaine de la grammaire ne s'aligne pas sur le patron ergatif, il s'agit de la coréférence; si plusieurs sous-domaines sont dans ce cas, la coréférence en fait partie; enfin, les systèmes ergatifs sont bel et bien hétérogènes "internement", et hétéroclites de langue à langue, mais la diachronie permet certainement d'y voir plus clair. A quoi il faut ajouter un constat : traditionnellement la syntaxe a été très négligée dans la description des alignements ergatifs. La fin du PICS coïncide à peu près avec mon retour en France. Je lance alors un programme de la Fédération Typologie et

Universaux, *Ergativité : typologie, diachronie, cognition*, en élargissant les dimensions géographique et surtout thématique, et en plaçant l'ergativité à l'interface de la grammaire et la cognition. L'hypothèse de départ s'énonce comme suit : s'il y a une base sémantique au fondement du contraste entre patron accusatif et patron ergatif, elle concerne le rang que tient l'agent dans la hiérarchisation que l'esprit impose aux participants d'un événement. Prenons le cas, bien identifié et documenté, où la construction transitive de base, à patron ergatif, est issue d'une forme où l'agent est plus ou moins relégué (passif proprement dit, nominalisation passive, parfait, voire — et c'est aussi une de mes hypothèses, à vrai dire très peu documentée — langue totalement intransitive). La patient est au centre de l'attention du locuteur, aussi bien dans la forme primitive (passif, etc.), inscrite dans un cadre accusatif, que dans la forme d'arrivée, à patron ergatif. Le destin diachronique de ce patron ergatif semble être de voir son agent reconquérir par paliers la prééminence sur le patient, chaque alignement accusatif devant se concevoir comme un symptôme de la progression de l'agent vers l'instauration, à terme, d'un patron accusatif pour la construction transitive de base. La précarité cognitive d'un agent relégué serait le moteur d'une telle évolution ré-accusativisante, et expliquerait, en dernière analyse, que les langues dites ergatives soient une minorité dans le monde, et que les langues homogénéiquement ergatives (morphologie et syntaxe) soient une minorité dans cette minorité. Mais bien sûr, et à moins d'accepter de tourner en rond, la prééminence cognitive de l'agent doit être reconnue sur des données indépendantes de la morphosyntaxe, cette dernière n'étant en grande partie, dans la perspective où nous nous plaçons ici, qu'un système organisé de symptômes. La première année du programme et une partie de la deuxième année sont consacrées à un survol des faits synchroniques (Caucase, Mésopotamie, Amazonie, grand nord américain, nord-est sibérien, Australie, Pacifique). L'étape suivante nous amène à mettre en commun ce que nous savons — ou pouvons supposer — de la diachronie, tant dans la phase de genèse de l'ergativité que dans celle de sa dégradation en accusativité. La dernière année nous essayons de poser les bases d'une collaboration avec des spécialistes de la psychologie pour tester ce que j'appelle l'"accusativité cognitive". L'intérêt que le katukina suscite chez moi pour — dans la phraséologie des études eskimo — l'hypothèse nominaliste de l'ergativité, dont la valeur réside toute, à mon sens, dans une lecture diachronique, m'amène à une interprétation des données movima (isolée, Bolivie), récemment présentées (K. Haude) au groupe *Ergativité*, selon laquelle ce qui en synchronie s'analyse comme une opposition entre construction transitive directe à base ergative et construction transitive inverse à base accusative est issu diachroniquement d'une première phase à nominalisation de patient, avec agent génitif (**la ville est le détruit de l'ennemi**), comme en katukina, suivie d'une deuxième phase où s'ajoute une nominalisation d'agent avec patient

génitif (**l'ennemi est le destructeur de la ville**). Cette deuxième phase est un autre, nouveau pour moi, des chemins que l'agent peut emprunter dans sa reconquête des propriétés de sujet (réaccusativisation de l'actance). En élargissant, cet angle d'attaque suggère une vision un peu différente, mais unitaire, des faits katukina, eskimo et tagalog. Un basculement profond se produit dans un système accusatif lorsque la construction transitive de base devient un prédicat à nominalisation de patient associé à un sujet coréférentiel et un agent formellement génitif de cette nominalisation, état katukina. A partir de là, l'agent amorce sa remontée de la hiérarchie des relations grammaticales en direction du statut de sujet. Le tout début de cette remontée a deux formes possibles : l'agent sort du syntagme prédicatif et le génitif devient un ergatif, état eskimo, ou il apparaît comme sujet d'un prédicat à nominalisation d'agent avec patient génitif, état movima (inverse). La nominalisation de tel ou tel rôle sémantique comme prédicat est sentie comme une ressource riche en potentialités expressives et déborde le cadre de la réaccusativisation. Différents rôles sémantiques sont ainsi récupérés pour faire des prédicats à nominalisation, état tagalog (destinataire, locatif, etc.). Dans le cadre de la publication collective prévue par le programme Ergativité de la Fédération, *Ergativity and voice*, sous la responsabilité de G. Authier (Inalco) & K. Haude (CNRS), je rédige un article sur l'antipassif en katukina. L'hypothèse nominaliste m'incite à suivre le fil du strict parallélisme en termes de codification et constituance entre le syntagme verbal transitif, le syntagme postpositionnel et le syntagme génitif à noyau nominal relationnel — ou "inaliénable" — (argument interne, au cas marqué, et noyau fléchi selon la personne en l'absence d'argument lexical interne) : il y a une notion de valence s'appliquant de la même façon aux trois classes lexicales, verbe, postposition, nom. L'argument interne représente, sémantiquement, l'agent pour le verbe, le repère pour la postposition, le "possesseur" pour le nom relationnel. Si le nom relationnel ("inaliénable") est divalent, tout comme le verbe transitif et la postposition, le nom non relationnel ("aliénable") est à voir comme monovalent. Cette propriété explique son incapacité à s'adjoindre un "possesseur" directement. La construction d'un syntagme possessif autour d'un nom non relationnel passe par l'insertion, entre le "possesseur" et le "possédé", d'un élément qui, bien qu'unique de son espèce en katukina, a les caractéristiques des dénommés "classificateurs génitifs" en d'autres langues. (J'en arrive, le sikuani aidant, à l'idée que la classification nominale est une catégorie secondaire dans les langues, qui ne se manifeste qu'en parasitant d'autres fonctions plus fondamentales, telles que la quantification, la définitude, la référence ou la "possession".) En particulier c'est cet élément, et non le nom du "possédé", qui instaure avec le nom du "possesseur" une séquence qui a toutes les propriétés du syntagme génitif décrit plus haut. J'identifie l'élément d'intermédiation comme un nom générique relationnel, et émets l'idée que les prétendus "classificateurs" génitifs ne sont pas autre chose

ailleurs. La relation entre le nom du "possesseur" et le nom générique relationnel n'est pas d'apposition, comme il a été souvent prétendu, mais de spécification, dans le même sens où le sujet est le spécificateur du syntagme verbal — ou d'un de ses avatars plus récents — dans les arborescences générativistes. Cette analyse du syntagme génitif sert de point de départ à une hypothèse qui, considérant la "possession inaliénable" comme non marquée, dessine un possible chemin diachronique pour l'évolution des constructions et des marques possessives. La diachronie de l'ergativité ouvre encore une autre piste de recherche, à laquelle me conduisent Igor Mel'cuk et Johanna Nichols de façon indépendante : l'ergativité syntaxique n'a qu'un seul point de départ, un prédicat intransitif fait soit d'un déverbal de patient, associé à un génitif agent, soit d'un verbe inaccusatif, optionnellement associé à un oblique agent. La deuxième option supposerait l'existence de langues où toutes les racines verbales sont monovalentes, avec une sous-classe d'inergatifs et une sous-classe d'inaccusatifs.

Tupi-guarani

On décrit difficilement deux langues en même temps, et étant donné l'intérêt théorique du katukina, mon arrivée en Guyane française, à la fin des années quatre-vingt dix, n'a pas véritablement débouché sur un changement de langue d'étude. Cependant, pour les besoins d'une publication du programme, j'ai effectué, en collaboration avec une locutrice et un instituteur, un travail descriptif sur les classes de lexèmes en émérillon, langue tupi-guarani qu'aucun linguiste professionnel n'avait encore étudiée. Vu l'expectative que l'arrivée des données émérillon a suscitée chez les comparatistes, j'organise en janvier 2000 un colloque de grammaire tupi-guarani au centre IRD de Cayenne, avec des participants français, brésiliens, allemand et américain. La famille tupi-guarani est une des mieux explorées de l'Amérique du Sud. Il se trouve cependant que l'accès à de nouvelles données (langues non étudiées jusqu'à récemment) fait surgir des hypothèses qui raniment le débat autour de thèmes considérés comme plus ou moins réglés. Ces langues présentent des traits intéressants dans plusieurs secteurs de la grammaire. Le premier que je mentionnerai concerne, en simplifiant quelque peu, l'indexation de l'actance sur les verbes. Deux paradigmes se partagent la seule place disponible. Les implications de cet état de fait se ramifient dans plusieurs directions. Le choix du paradigme répond à des conditions mettant en jeu une hiérarchie des personnes qui, au point de vue fonctionnel, rappellent fortement les phénomènes d'inverse. Cette observation me fait partir sur une première piste, où se rencontrent l'émérillon, le sikuani, et des données quechua et chayahuita (cahuapana) dont j'ai pu prendre connaissance lors des séminaires annuels d'analyse linguistique à Iquitos (cf. ci-dessous). On le sait, les personnes ne se

situent pas toutes sur un pied d'égalité. L'asymétrie entre les personnes intralocutives et la personne extralocutive a été démontrée, sous d'autres appellations, par Benveniste. L'asymétrie entre les deux personnes de l'intralocution a été moins étudiée. Or elle commande un certain nombre de phénomènes, dont beaucoup d'irréguliers, lorsqu'elle se manifeste en tant qu'indexation sur les verbes transitifs. Et pas uniquement dans les systèmes d'inverse. C'est ce point qui attire mon attention, car il révèle la portée du problème que pose au locuteur la confrontation, de part et d'autre d'un même verbe-événement, des deux personnes de l'intralocution. Le sikani dilue la référence de la première personne lorsque celle-ci se trouve en position d'agent devant une deuxième personne patient. L'émérillon et le chayahuita vont plus loin et éliminent la référence à la première personne. Plusieurs langues caribes applatissent la hiérarchie et la participation en laissant une seule forme rendre "je te" et "tu me". Le quechua, dans le même esprit, se livre à une série de manipulations des affixes qui rend sa morphologie verbale assez complexe. Toutes ces entorses à la régularité des paradigmes, qui expliquent en bonne partie les formes pronominales "sagittales", "portmanteau", "syncrétiques", "transitionnelles", "interpersonnelles", sont à mon sens le contrecoup de la grammaticalisation des bonnes manières. Ce thème a fait l'objet d'une publication sur le verbe quechua, rédigée conjointement avec un collègue péruvien quechuaphone. Je voudrais tester l'hypothèse qu'il y a un sens diachronique unidirectionnel à cette création d'irrégularités à l'intérieur de la zone intralocutive : d'un système primaire, formellement régulier et explicite, on passerait à une hiérarchie qui donne la première personne comme plus haute que la deuxième, pour dériver vers soit une non hiérarchisation des deux par un effet d'opacification provoqué par le surgissement d'une forme sagittale, inanalysable, soit une hiérarchie inversée qui donne la deuxième plus haute que la première. Evidemment il n'est pas question de prétendre que les langues parcourent nécessairement ce chemin. Seulement que lorsque la documentation permet d'attester le passage d'un état à un autre, la séquence devrait être telle que proposée par l'hypothèse. Le comportement des indices actanciels sur le verbe émérillon m'incite à explorer une deuxième piste. Cela rappelle bien un système inverse, à ceci près qu'au lieu de voir apparaître une marque d'inversion sur le verbe, on a un verbe inchangé et un seul participant, celui placé plus haut dans la hiérarchie, capable d'accéder à l'indexation, moyennant la sélection du paradigme d'agent ou de patient. Ajoutons que les deux paradigmes se retrouvent sur deux types de prédicats intransitifs. On pense donc au type actif-statif de Klimov. Mais la classe de lexèmes qui constitue ce que serait la prédication stative partage les spécialistes, selon qu'on la considère comme composée de verbes ou de noms. Les tenants de la première option reconnaissent donc l'existence en tupi-guarani du type actif-statif, les autres n'y voyant que la distinction entre prédication verbale et prédication nominale. Cette classe lexicale, que

j'appelle "classe des états", est faite de sémantismes renvoyant à des dispositions internes qui déterminent des comportements physiques ou psychologiques ("fatigue", "bonté", etc.). Il faut aussi savoir que le paradigme qui rend le patient des transitifs et le sujet des prédicats statifs (ou nominaux) sert également de paradigme de la possession, mais, surtout, que sur la construction intransitive il instaure, avec des lexèmes dont personne ne conteste la nature nominale, une prédication "avoir" et non "être" — "je-femme" s'interprète "j'(ai) (une) femme" et non "je (suis) (une) femme". La question de la délimitation des parties du discours — la distinction nom-verbe, plus spécifiquement — capte en effet l'attention de quiconque pose son regard sur une langue de la famille tupi-guarani. A l'occasion du premier débroussaillage des classes lexicales émerillon mentionné plus haut, a surgi un suffixe dont le statut était, pour le moins, obscur. L'examen de la littérature a montré qu'il embarrasse bien, en fait, les spécialistes de la famille. Plus ou moins visible selon les langues, il semble très répandu dans certaines, apparaissant sur tous les syntagmes nominaux (et sur certains prédicats) sans qu'on puisse lui attribuer de fonction précise. En vérité ce morphème précipite un trait capital et très abstrait de la grammaire de ces langues (de leur ancêtre, plus exactement) : toute entrée lexicale est un prédicat, et la fonction actancielle en dérive. J'é mets cette hypothèse oralement en 2000. Elle paraît à l'écrit en 2001. Cinq ans plus tard personne, parmi les spécialistes de la famille tupi-guarani, ne semble en connaître l'existence, peut-être en raison de la langue de rédaction de mon article, le français. Je saisis l'occasion de la proposition qui m'est faite de participer à un ouvrage collectif en anglais et en livre une version plus étoffée en données et plus serrée en argumentation. Trois idées, fortement convergentes, m'inspirent : celle de Jelinek sur la non configurationnalité et les types d'arguments, celle de Lemaréchal sur les parties du discours dans les langues des Philippines, et celle de Launey sur l'omniprédicativité nahuatl. Je montre en quels termes on peut supposer que les systèmes grammaticaux tupi-guarani observables aujourd'hui sont le produit de l'érosion, advenue à des vitesses différentes selon les langues, d'un système ancien où toutes les entrées lexicales étaient par nature prédicatives.